

CLAUDE LEFORT

le travail de
l'œuvre machiavel



TEL gallimard

PREMIÈRE PARTIE

La question de l'œuvre

Ce livre est né d'un attrait pour une énigme, dont nous ne saurions dire tous les motifs. Attrait qui, loin de céder devant la découverte de l'abondante littérature critique, où se répètent pathétiquement l'énoncé et la solution de l'énigme ne fit que croître de connaître un déplacement, un retrait de son objet hors du champ dans lequel, en son obscurité première, il semblait se situer.

Qui pensera qu'un interprète est mû tant par le désir d'évincer ses rivaux que par celui de conquérir un savoir dont témoignent la propriété qu'il s'adjuge du sens d'une œuvre et l'autorité qu'il y gagne de capter la faveur de tout lecteur futur, peut-être tiendra-t-il pour un simple raffinement de ce désir le souhait d'interroger à la fois l'écrivain et sa postérité, la tentative de surprendre le mouvement continué par lequel l'œuvre échappe aux prises de ses interprètes, de dévoiler la complicité dont sont faits leurs conflits, et de nouer avec elle une liaison inédite — telle qu'elle demeure à distance, au plus intime du dialogue, comme un autre dont on sait qu'il parle au-delà de ce qu'on en entend, ou telle que soi-même on recueille, avec le savoir qu'on en tire, un trouble, on fasse jusqu'au bout l'épreuve d'un doute, on renonce à la trouvaille qui scellerait le discours. Raffinement, voire perversion, peut-être... Contre une telle pensée, il serait vain de se défendre. Mais, du moins, pourrions-nous répliquer : quel juge décide? Du savoir, qui soutiendra qu'il pourrait se retrancher du désir? A qui nomme la perversion, quelle loi fournit son garant, hors du champ du discours qui prend l'autre pour appui et se soutient de parler au-delà du point où celui-ci se tait, c'est-à-dire de différer le terme, de le soustraire à la fatalité du cycle où il était logé, de le suspendre à la possibilité d'une nouvelle origine, de quêter encore auprès d'un lecteur une survie?

Une énigme, disions-nous — mais mieux vaut nommer d'abord quelques questions qui ont germé jusqu'à ce que nous ne puissions faire autrement que les penser ensemble.

Il en est une qui s'accroche au nom même de Machiavel. Ce nom, nous l'entendons prononcer, nous l'employons avant même de rien savoir de sa provenance. Depuis quatre siècles, au moins, il s'est gravé dans le langage commun, avec ses rejets — machiavélisme, machiavélique — au point d'y constituer un signifiant irremplaçable, et non seulement voué à l'usage politique, encore que celui-ci demeure privilégié, mais apte à désigner un acte typique de la conduite de l'homme envers l'homme. Étrange aventure, et qui intrigue, car il suffit de l'initiation la plus rapide à l'histoire de la société où vivait Machiavel, et d'une lecture, si superficielle soit-elle, de ses ouvrages, pour se persuader qu'il ne fut ni le pratiquant, ni l'auteur de cette perversion politique qu'on nomme machiavélisme, pour convenir en revanche, quel que soit le jugement qu'on porte sur son action et sur ses idées, de sa qualité d'homme politique et d'écrivain : politique plus dévoué à l'État, plus soucieux de l'Italie, plus attaché aux libérés que les maîtres qu'il dut servir ou côtoyer; écrivain fort subtil dont le discours, loin de se résumer en quelques formules scabreuses, se déploie par des voies multiples et difficiles, se mesure à ceux des historiens et des philosophes les plus respectés — Tite-Live, Cicéron, Plutarque, et aussi Platon, Aristote, Xénophon — et enfin demande au lecteur, à celui d'autrefois comme à notre contemporain, une attention et une culture peu communes. L'aventure du terme aurait-elle un sens? Comment comprendre que le nom propre se fige, se détache de la personne, se mette à mener une vie indépendante, en s'acoquinant avec les parlers les plus divers, les mots les plus usés, dans l'oubli de ses origines? Ou, pour mieux dire, que signifie cette lointaine décapitation du nom propre, sous quel effet bascule-t-il dans la langue commune et se trouve-t-il accaparé par cette puissance anonyme pour fonctionner comme signe?

Un signe nouveau de l'immoralisme, dit-on, importé de l'œuvre, du *Principe* notamment, dont quelques formules, répétées peut-être avec délectation par certains, firent l'horreur des autres, jusqu'à ce que, dans l'ignorance de l'auteur, de l'œuvre, et de leur lettre même, ne subsistât que la commodité du mot. Mais de l'immoralisme les témoignages n'ont sans doute jamais manqué; il était tombé dans l'oreille des hommes des propos assez drus sur la nécessité de la violence ou sur le plaisir qui se tire de l'oppression, pour qu'on s'étonne des effets d'un discours qui, non seulement ne s'y réduit pas, mais

s'achève sur un appel à la libération de la patrie italienne. Pour qui se souvient des arguments prêtés à Polos, à Calliclès, à Thrasymaque, nul doute que la contestation de la loi n'ait trouvé dans l'antiquité de hardis partisans; davantage, la parole callicléenne porte le défi et l'invective, tandis qu'il n'en est nulle trace apparente dans celle de Machiavel. Les adversaires de Socrate exciteraient-ils moins la passion pour se présenter accouplés à leur réfuteur, ou bien leur déchaînement manquerait-il de sérieux; ces prétendus briseurs d'idoles n'auraient-ils jamais franchi les limites du simulacre? Socrate aurait-il eu raison de douter de leur opposition aux lois et de leur mépris du peuple, qui les qualifie de flatteurs, insinue même qu'ils sont plus séduits que séducteurs, mus à leur insu par le désir du *demos* qu'ils croient dominer, rivés à la loi qu'ils croient bafouer. Adviendrait-il donc avec Machiavel une contestation d'une tout autre portée, que masquerait, non sans la désigner, l'accusation de machiavélisme? Machiavel aurait-il porté atteinte à la loi en un sens inouï; serait-il, lui, l'auteur d'une transgression effective, dont l'effet fut d'ébranler, en son temps, une certitude d'autant plus farouchement préservée qu'elle était menacée par l'événement; telle que justement s'annulât, dans une certaine zone, la différence établie de la moralité et de l'immoralité; si grave enfin qu'elle ne pouvait être reconnue, qu'il était nécessaire de déplacer son objet pour la condamner?

Pour qu'une telle question prenne corps, il faut interroger le terme de machiavélisme, rechercher ses origines, scruter les premiers milieux où son usage se répand — sans oublier qu'il continue de signifier à distance de ces origines, affranchi de la ou des fonctions qu'il vint d'abord remplir; ne point céder trop vite aux explications qu'on nous sert, dont nous ne savons pas encore si elles-mêmes ne participent pas du mouvement qui lui a donné naissance; ne pas échanger un préjugé contre un autre, l'idée que le machiavélisme se déduit du discours machiavélien, qu'il en est l'emblème mis en circulation, contre cet autre qu'il est l'effet du hasard, le déchet d'une accusation injuste, un haillon que la langue tire à soi d'un mauvais tissu parolier. En vain attendrait-on de cette enquête une connaissance de l'œuvre, car ce n'est pas par ces effets qu'elle se laisse penser; nous disons seulement qu'ils sont assez troublants pour qu'on y cherche un avertissement, l'indice que quelque chose est en jeu à quoi elle n'est sans doute pas étrangère.

Mais une question ne germe jamais seule. Pourquoi feindre de l'ignorer, Machiavel se présente, de nos jours, aurolé de la

réputation d'un fondateur. Avec lui, dit-on, s'inaugurerait le discours politique, non certes une réflexion sur l'essence du bon régime ou l'art de gouverner, mais le discours qui vise la politique comme telle, circonscrit son domaine et rompt toute attache à la métaphysique et à la théologie. Que l'irruption dans la langue du signifiant équivoque de machiavélisme soit l'effet d'une première rupture dans l'ordre du penser, que celle-ci, invisible pour le grand nombre, soit pourtant sourdement reconnue au point de produire un glissement dans l'ordre du parler, voilà qui serait de nature à aiguïser notre curiosité. Mais encore convient-il de s'interroger sur le sens que l'on prête à l'événement, au lieu de se hâter d'accueillir une représentation dont nos contemporains semblent aussi assurés qu'ils le sont de voir naître avec Platon le discours philosophique, avec Galilée le discours scientifique ou avec Hegel et Marx le discours sur l'Histoire comme telle. Or, à peine nous rendons-nous attentifs à cette représentation que le discours des autres, celui que compose la postérité de l'écrivain, nous happe et nous entraîne dans un mouvement dont bientôt nous ne sommes plus maîtres — provocation continuée à l'étonnement, et lieu même d'un étonnement qui pour s'éteindre en chacun, sitôt la chose jugée, ne se propage pas moins de l'un à l'autre, comme pour maintenir ouverte, par-delà toute question sur le sens de l'œuvre, une question sur son identité.

Machiavel fondateur, tenant d'un discours radicalement neuf? Ce jugement a ses origines en un passé plus lointain que nous ne pouvons le supposer à la lecture de quelques commentateurs modernes. Qu'on considère ses premiers adversaires ou ses premiers partisans, une certitude déjà les anime : quelque chose est écrit, pour la première fois, qui n'eût jamais dû ou qui devait l'être. Tout se passe comme si une liberté était prise, intolérable ou exaltante, avec la vérité des livres, — cette vérité, qui de son lieu propre, soutenait et retenait auparavant l'action des hommes, et l'ordonnait en vertu même de son éloignement à une raison secrète. Ce n'est pas seulement l'énoncé qui témoigne aux yeux des uns et des autres d'une audace inconnue, puisque de celui-ci, les restitutions sont aussitôt différentes; c'est plutôt le mouvement de la parole qui paraît surprendre, scandaliser ou enchanter, par la modification qu'il introduit dans le rapport du livre à son objet et, simultanément, de l'auteur à son lecteur. Le désir d'imputer à Machiavel la paternité du discours politique s'accompagne en chacun d'une représentation singulière de l'œuvre dont la vérité s'affirme d'exclure comme pur non-sens celle des autres. Il est troublant de constater une croyance si généralement partagée en l'originalité d'un

écrivain et un désaccord si profond, si tôt enraciné dans sa postérité, si constamment entretenu sur le sens de son œuvre.

Quand on commence de sonder la littérature développée autour de cette œuvre, c'est une première surprise de mesurer la haine dont elle fut l'objet et qui, pour avoir connu son apogée cinquante ans après sa publication, n'a jamais désarmé. Mais c'en est une autre de découvrir que la défense de l'écrivain, quoi qu'on ait dit, n'est pas moins ancienne que sa condamnation et qu'elle a excité aussi la passion la plus vive et la plus durable. C'en est une autre encore d'apprendre qu'au nom d'un savoir objectif, délivré des impuretés de la polémique, des commentateurs se sont employés, depuis des siècles, à restituer la véritable figure de l'écrivain — cette haine, cet amour, cette prétendue neutralité couvrant toujours une telle variété d'interprétations que les mobiles des auteurs en deviennent anecdotiques. Mais non moins étonnante est l'application qu'on met à découvrir une œuvre connue, étudiée, discutée comme peu d'autres le furent dans l'histoire, et à feindre de la condamner ou de lui rendre justice entière *pour la première fois*. Non moins étonnant le parti qu'on tire à chaque époque de cette découverte pour clamer une vérité inouïe sur le présent, comme si un voile se déchirait à la lecture de Machiavel, comme si les signes déposés dans le *Principe* ou les *Discorsi*, jusqu'alors méconnus et indéchiffrables parce que gravés à l'intention d'un lecteur futur, en attente d'un temps qui serait leur révélateur, se mettaient enfin à parler au contact de l'événement. Non moins étonnante la diversité de ceux que l'œuvre fascine car ce ne sont pas seulement des philosophes, des théologiens, des moralistes, des historiens qui tiennent la plume, ce sont aussi des politiques, ou bien des hommes que rien ne préparait apparemment à un tel exercice et qui, pris de passion, se persuadent de la nécessité et de l'urgence qu'il y aurait à avertir leurs contemporains du message machiavélien.

Or, qu'il y ait un discours de la postérité, ou pour mieux dire, que cette postérité s'ordonne en raison d'un discours, que celui-ci s'articule à l'insu de ses agents dans la forme d'un procès — tel que les protagonistes changeant, subsiste la même distribution des rôles et des arguments —, et sous le signe d'un mythe — l'identification, en sa double figure positive et négative, la résurrection de l'auteur en sa double fonction d'immortalisation et de mise à mort, se répétant insensible au temps — cette pensée à la fois précipite notre interrogation et en ouvre le champ. Comment entendre en effet que, d'une époque à l'autre, se retrouvent les mêmes écarts ou des écarts voisins dans la représentation de l'œuvre; comment entendre surtout

que les divisions idéologiques auxquelles nous sommes accoutumés se brouillent au contact de l'œuvre, que des alliances inattendues se nouent, des parentés établies, croyions-nous, se défassent?

Sans doute ces aventures incitent-elles déjà à reconsidérer le statut de l'œuvre de pensée, à distinguer le savoir de l'œuvre de l'idéologie. Sans doute commandent-elles de s'interroger sur la nature du discours machiavélien, de rechercher ce qui dans ce discours les rend possibles, sinon les autorise; peut-être ne gagnent-elles tout leur sens qu'à la condition, une fois encore, de scruter la représentation du discours politique qui est impliquée dans celle de l'œuvre. Mais ne pourraient-elles nous apprendre quelque chose de plus, sur les idéologies elles-mêmes? L'idéologie, ou ce que nous nommons vite tel, pour y repérer un foyer de connaissances allumé et entretenu par le désir d'une catégorie d'hommes de faire ou de refaire l'ordre social conforme aux exigences de leur propre pratique, n'est-il pas singulier que nous soyons empêchés de mesurer son efficace, en une occasion où l'on attendrait, puisqu'il s'agit de l'appréciation et de l'exploitation d'une œuvre politique, qu'elle soit à son plus haut degré.

L'œuvre aurait-elle quelque pouvoir de brouiller les repères autour desquels s'ordonne le langage politique et de dévoiler, dans les divorces et les complicités qui s'instituent à son propos, en deçà des opinions et des valeurs communément admises, un jeu d'oppositions méconnu, et qui, de l'être, se maintient à l'abri des variations de l'idéologie?

Or ces questions ne se laissent pas oublier quand l'attention se reporte du champ général de la littérature machiavélienne au lieu plus précis de la critique scientifique, lieu où la connaissance prime sur l'appréciation, où l'imagination est tenue en bride, où la fidélité au texte commande, et se soutient de la résolution d'en éprouver le sens, non seulement par la comparaison réglée des propositions du discours, la pesée exacte de leur lettre, la mise au point des conditions de la cohérence, mais encore par la reconstitution de ce qui était tout à la fois le théâtre sur la scène duquel il figure comme événement et son enjeu de connaissance : le monde social et historique du début du xvi^e siècle — plus précisément, dans ce monde, Florence, telle qu'elle se définissait dans l'enchaînement des événements qui l'acheminèrent à la servitude, dans les conflits de classes et les constitutions politiques où ceux-ci s'inscrivaient, dans l'état des croyances et du savoir qui déterminait la relation des hommes à leur milieu. Sous le signe de la science, ce serait peu de dire que nul accord ne se scelle; les divergences

se lèvent du poids et s'accroissent du prix du travail qui les supporte, excédant de loin la limite à laquelle nous sommes accoutumés le destin de toute œuvre de pensée — destin au reste en soi-même déjà énigmatique. Contenu, le désir resurgit chez l'homme de science, comme indifférent aux raisons qui ordonnent son discours critique, de porter jugement dernier sur le sens et la valeur du prétendu message machiavélien et d'en tirer parti, serait-ce par le détour d'une annulation de ses effets, pour dire ou insinuer une vérité précieuse sur le temps présent et, simultanément, dénoncer ceux qui ont des yeux pour ne pas lire le livre et ne pas lire l'histoire.

Mais le débat scientifique n'importe pas seulement en raison des divergences qu'on voit se répéter en son sein et du lien qui s'y repère, intranchable, entre l'intention critique et l'intention politique. Telle est sa nature, qu'il fait de l'interprétation même un mystère. A observer le mouvement par lequel se développent, chaque fois à partir de prémisses et en direction de conclusions différentes, les thèses rivales — sous le signe constant d'une restauration du sens de l'œuvre et dans l'égale certitude de reconquérir un savoir dont le titre aurait été jusqu'alors usurpé — nous ne pouvons manquer de nous demander quelle logique le gouverne, quel rapport se noue, en deçà des déclarations de méthode et des jugements manifestes, entre le discours de l'écrivain et celui de l'interprète. En vain voudrions-nous délimiter dans l'interprétation les frontières du savoir et de la croyance, dans l'espoir de réduire sa contingence à l'effet des dispositions de son auteur — quelle que soit la profondeur où nous en situons l'origine, quel que soit le fondement que nous assignions aux valeurs qui commandent sa lecture, suscitent ses questions propres et préparent ses réponses. Le partage ne se laisse pas opérer; le champ de la connaissance scientifique de l'œuvre — qu'on le mesure à l'étendue des propositions vérifiables avancées, à la cohérence du système où s'articule l'argumentation, ou bien à la vertu des principes qui le gouvernent — ne se laisse pas soustraire du champ global de l'interprétation, parce que celui-ci est lui-même symbolique de part en part, parce que toute détermination des éléments est simultanément détermination du statut de l'œuvre, de son insertion dans le temps, dans une histoire de la pensée, mais aussi dans une histoire du monde, détermination enfin d'une *réalité*, en regard de laquelle et au sein de laquelle le critique se situe.

Ainsi nous trouvons-nous incités à interroger le projet qui soutient l'interprétation comme telle. Il n'est pas seulement tentant de circonscrire la problématique qui s'engendre de la réflexion sur l'œuvre, de la déployer dans toutes ses dimen-

sions, c'est-à-dire de rechercher comment les thèses qui visent le sens du discours machiavélien s'articulent avec d'autres thèses qui portent sur le sens de l'histoire et de la politique. Il ne saurait en outre nous échapper que l'interprétation, par tout ce qu'elle met en jeu dans la revendication d'un savoir de l'œuvre, tend à se substituer à celle-ci, qu'au moment où elle paraît en faire son objet, elle reprend à son compte l'intention qui la commandait et vise ce qu'elle visait. Or que l'entreprise soit toujours recommencée, et, par rapport à son but, toujours manquée, que l'œuvre indéfiniment oppose une résistance au mouvement d'appropriation qu'elle suscite, alors même que celui-ci témoigne de la soumission la plus décidée à ses fins, qu'elle se retire au moment même où elle est *re-produite*, alors même que le critique prétend s'effacer devant elle pour la laisser parler, n'y a-t-il pas là plus que la preuve d'un impossible accès à l'objectivité, n'est-ce pas le signe que ce que nous nommons objectivité nous interdit de penser l'essence de l'œuvre en relation avec le pouvoir qu'elle a de fonder un discours critique, d'imposer aux autres la double nécessité de viser son sens propre et d'écrire dans son sillage sur cela même que son écrit désigne?

La question ne s'ajoute pas simplement à celle que pose le conflit des interprétations, elle en modifie la portée. Ce conflit jette-t-il une lumière sur l'œuvre, demandons-nous d'abord? N'est-ce pas elle qui le gouverne secrètement? A en connaître l'enjeu, ne prenons-nous pas la mesure du champ qu'elle ouvre à la pensée politique? Ainsi l'étonnement que nous retirons de notre fréquentation de la critique machiavélienne nous met-il sur la trace du sens. Mais, quand nous scrutons, l'un après l'autre, les ouvrages d'interprètes et découvrons par-delà la diversité des thèses la répétition d'une tentative dont l'objet est de bannir toute indétermination de l'œuvre, de fixer les limites de son savoir, de lui assigner un statut et une fonction *dans* la réalité — tentative qui suppose en chacun l'assurance d'une parole déliée de la parole qui le fait parler —, c'est une autre question qui se lève et qui trouble notre interrogation première. Le jeu des interprétations demandons-nous maintenant, ne s'organise-t-il pas en raison de la méconnaissance de ce qui est à son fondement : la relation qu'entretient le critique avec l'œuvre? Entrer dans un tel jeu n'est-ce pas apprendre à percer les ressorts de cette méconnaissance, les ruses par lesquelles l'interprète se délivre de ce discours en l'érigeant en *chose dite*, dissimule la filiation qui dénoncerait la nature de sa dette et, dans le moment où son discours se substitue à celui dans la dépendance duquel il s'inaugure,

prétend écarter le tiers qui le déposséderait du droit de conclure, feint d'oublier l'indétermination où s'ouvre et se déploie sa propre entreprise. A la quête d'un sens nous allons encore; certes ces ruses ne s'inventent pas pour rien, les voies de la dissimulation sillonnent un espace auquel l'œuvre singulière de Machiavel donne ses propriétés; mais c'est une chose d'accueillir ce que l'œuvre a donné à penser à sa postérité et c'en est une autre de découvrir ce qu'elle devient dans l'échange du discours critique, de discerner le refus de penser dans l'œuvre le pouvoir qu'elle a de donner à penser.

Ces questions, pourtant, ne nous sollicitent que parce que l'œuvre elle-même, dans la relation première que nous nouons avec elle, dans la lecture, nous met en état de questionnement. Si banal soit ce jugement porté sur l'œuvre de pensée — d'une banalité au reste contre laquelle il faudra se défendre pour sonder la vérité qu'elle recouvre —, il est de son essence de se produire dans une relation telle que celui qui se fait l'agent de sa manifestation interroge. Certes, le livre, déterminé en ses limites et dans l'ordre des signes qui s'articulent suivant les lois de la langue et la nécessité advenue d'un discours, est tout entier support d'un sens, lequel, intolérant à tout partage, est rayonnement d'une présence — de l'être de l'œuvre. Mais ce sens est seulement promis; cette présence toujours en retrait de ce qui l'annonce : l'annonce et la promesse inséparables des signes auxquels le lecteur n'en a jamais fini de revenir, pour interpréter, par un travail qui lui est propre : modulation et scansion du discours de l'autre, mais aussi saisie et ordonnance des différences, mais aussi saisie et distribution des masses et des valeurs, étagement des plans, travail — si heureux soit-il — dont l'effet ne saurait délivrer de l'incertitude, fournir l'ultime garantie de la vérité du discours. L'œuvre machiavélique, œuvre de pensée, n'aurions-nous qu'à lui prêter notre patience et notre foi de lecteur, elle écarterait toute question sur les aventures, voire les métamorphoses auxquelles l'histoire l'expose. Mais telle est notre rencontre avec elle, dans la retraite supposée de la lecture, qu'elle se dérobe dans le même temps qu'elle se donne, et que la nécessité du travail dont elle nous charge, nous la connaissons avec l'épreuve d'un doute sur son identité, lequel reflue vers nous-mêmes, en tant que, d'un certain lieu, nous nous efforcions déjà de penser la politique.

Comment elle se dérobe, et commande le mouvement qui, de relecture en relecture accroît notre attrait et multiplie nos questions, c'est ce que nous ne saurions dire aussitôt, en raison d'une double impossibilité à anticiper l'idée de l'interprétation

comme mode d'interrogation, et l'interprétation elle-même comme déploiement de cette interrogation. Tout au plus pouvons-nous évoquer le moment où, séduits que nous étions d'abord par la liberté que se donne le *Principe* d'ignorer les distinctions classiques et chrétiennes du bon et du mauvais régime, de l'autorité légitime et de l'illégitime, les termes donc d'un débat plus que millénaire, par la liberté qu'il se donne de présenter, en conséquence, le pouvoir comme l'enjeu d'une lutte offert à qui sait tirer le mieux parti des divisions de la société civile, de mettre en forme d'hypothèse les données du combat politique, de circonscrire dans le champ social, un système de forces dont les combinaisons sont calculables, d'assigner à l'action des règles dont la validité est indépendante de la nature des fins auxquelles elle s'assujettit, et séduits par le brillant d'un discours dont la rigueur, la concision et l'allègre mouvement semblent témoigner de la vérité qu'il désigne, nous doutons soudain d'avoir compris, et même d'avoir *suivi*, à considérer les propos avancés sur la nature des classes et la différence de leur désir, sur la dépendance dans laquelle le prince se trouve à leur égard, sur la nécessité où il est simultanément d'opprimer et de mettre une borne à l'oppression, de se faire reconnaître par le peuple et de maintenir à son égard une distance qui préserve la différence de l'État et de la société, sur le danger qu'il affronte en raison même de cette distance de s'enfermer dans l'illusion de la sécurité et de la toute-puissance, sur le risque enfin qui accompagne toute action, exposée qu'elle est aux hasards de la convergence ou de la divergence des événements — et, chargés de ce doute, nous entrevoyons, dans le temps même où ces propos nous font glisser de l'idée du rationnel à celle de l'irrationnel en politique, une profondeur du discours, à peine sensible au premier regard, un jeu de digressions, d'allusions, de déplacements des significations, qui ruine notre assurance première.

Tel est d'abord l'état de notre interrogation. Elle porte sur le nom de Machiavel et sur le mythe qui s'y attache, sur les caractères de la littérature politique qui s'ordonne à partir et autour de l'œuvre de l'écrivain, sur la problématique scientifique dont celle-ci est devenue l'objet, sur le sens du *Principe* et des *Discorsi* et leur portée, sur le statut de l'écrit politique en regard de l'action politique; simultanément, elle porte sur l'essence de l'œuvre de pensée et de l'interprétation. Interrogation multiple donc, et divisible, qui risque de s'étioler à vouloir conserver tous ses rameaux. Aussi bien n'oublions-nous pas les lois de l'École et l'interdit dont elle frappe le

mélange des genres. Aux questions énoncées, elle assignerait leur lieu de résidence : histoire des idées, à plusieurs d'entre elles, sociologie de la connaissance, théorie politique, épistémologie, philosophie de l'expression. Mais, rétablies dans leur frontière respective, les questions ne gagnent pas leur juste mesure; coupées qu'elles sont les unes des autres, elles le sont aussi de la source où elles tirent leur être de questions. Ou bien elles deviennent simples questions de connaissance, elles se disposent chacune en vue d'un secteur du « réel », pour y faire paraître des relations jusqu'alors invisibles, tandis que demeure dans l'ombre par lequel ce secteur se constitue, se circonscrit comme zone d'opération déterminée; ou bien, et c'est de la philosophie de l'expression que nous parlons maintenant, elles s'affranchissent abusivement des exigences que crée à celui qui interroge la relation qu'il entretient avec une œuvre d'un genre singulier et lui font perdre de vue les conditions dans lesquelles celle-ci l'assujettit à sa fonction d'interprète. Se refuser à diviser les questions, c'est risquer sans doute d'oublier sa direction et son but. Mais si notre interrogation est légitime, c'est que les questions dont elle est faite ne sont pas seulement enchaînées dans le mouvement de la curiosité, qu'elles ouvrent l'une sur l'autre, et qu'à passer de l'une à l'autre, à laisser se déployer l'énigme qu'elles dévoilent, nous sommes renvoyés en même temps à notre situation d'interrogeant, confrontés à l'énigme de notre identité.

Quand nous demandons : qu'est-ce que le machiavélisme? nous ne cherchons pas seulement à retracer la genèse d'une notion, à éclairer les conditions dans lesquelles elle trouve son emploi, à satisfaire à la curiosité de l'historien ou du sociologue. La question n'est pas destinée à se clore dans la réponse qu'apporterait le fait. Si elle nous importe, c'est parce qu'elle met sur la piste d'une certaine représentation de la politique, dont les caractères n'apparaissent pas à la seule considération des conduites sur lesquelles l'opprobre est jeté, mais qui doit plutôt en commander la définition. Avec elle s'annonce l'idée d'une perversion du rapport social qui triompherait dans l'exercice d'un savoir réservé au politique, dans une atteinte à la loi qui ferait de celui-ci le souverain maître de l'agir. Or posée en ces termes notre question conduit déjà de l'examen de la représentation à celui du procès intenté à l'œuvre machiavélienne, pour nous rendre attentifs à son enjeu et à la complicité qui s'y révèle entre ceux qui désignent l'écrivain comme le premier apologiste de cette perversion ou l'accusent d'une défaillance dans le raisonnement qui l'y précipiterait et ceux

qui, le défendant contre ses adversaires, et dénonçant en eux l'aveuglement, la mauvaise foi, voire le machiavélisme véritable, n'ont d'autre souci que de remettre son discours sous le signe de la loi. Complicité invisible à qui s'en tient à la lettre des arguments échangés, tant déconcerte d'abord la diversité des motifs dont se réclament les uns et les autres; la mobilité d'une accusation où le machiavélisme de Machiavel se charge des tares du protestantisme, du jésuitisme, de l'athéisme, de l'immoralité capitaliste, du despotisme des princes en place, du cynisme politique, de l'esprit de révolution ou d'opposition enfin; et les péripéties d'une réhabilitation par laquelle l'écrivain recouvre une autorité légitime, comme théoricien de la raison d'État, du patriotisme, de la démocratie, de la logique de l'histoire, comme fondateur d'une science, ou même d'une éthique de l'action qui ordonnerait les nécessités du Pouvoir aux impératifs chrétiens. Seule la présomption que la notion de machiavélisme n'est pas accidentelle, qu'elle touche au plus profond de l'expérience politique incite à chercher un sens dans les divagations apparentes du discours de la postérité, à repérer dans les thèses avancées, si brutes ou si élaborées soient-elles, les signes d'un conflit auquel nul énoncé n'est jamais donné, dont ne fait que témoigner la tentative répétée de présenter l'écrivain comme l'agent d'une intolérable transgression ou le garant de la loi restaurée, le héraut d'un savoir infâme ou celui d'un savoir glorieux.

Mais, simultanément, notre première question touche à celle que l'œuvre nous pose, elle prépare à entendre ce qui dans le discours même de Machiavel se prête à la constitution de l'*imago* singulière dont la politique fournit le support. Il ne suffit pas en effet d'observer que celle-ci s'est détachée de son lieu d'origine au point qu'on parle depuis longtemps de machiavélisme sans rien connaître de Machiavel. Encore faut-il convenir à l'inverse qu'on ne saurait entreprendre la lecture du *Principe* ou des *Discorsi* sans y importer une certaine idée du machiavélisme; davantage : qu'on ne saurait vouloir libérer l'œuvre de la représentation vulgaire à laquelle le grand nombre l'associe sans s'exposer, à son tour, à la sourde détermination qu'elle crée, sans risquer de se laisser prendre au piège de la dénégation, sans connaître la tentation de rétablir en antithèse la figure d'un discours légitime. Car telle est enfin la vérité de la question : elle n'ouvre pas seulement sur d'autres questions, elle pointe vers nous. En interrogeant le machiavélisme, nous ne nous délivrons pas du sens que nous lui prêtions avant l'entreprise de réflexion, nous ne perdons pas la croyance en une perversion politique; le terme parle, continue

de parler; nous nous surprenons à en faire usage, comme s'il était indifférent à l'examen critique auquel nous le soumettons. S'il parle, certes, c'est parce qu'il a été assimilé par la langue et qu'elle nourrit à notre insu le tissu de notre parole, mais c'est aussi le signe de l'obscur et énigmatique tribut que nous payons à la pensée des autres quand nous nous efforçons de penser librement.

Quand nous demandons ensuite : la littérature, toujours proliférante, à laquelle Machiavel donne son origine et sa fin, pourrait-elle nous instruire? cette question a déjà son préambule tracé. Dans les écrits accumulés depuis plusieurs siècles — pamphlets, commentaires, interprétations —, se laisse entrevoir l'unité d'un discours en forme de procès. Mais il ne suffit pas de rechercher ses propriétés, de s'interroger sur la constance de certaines oppositions, la récurrence de certains thèmes, l'idée qui le soutient de la nature de l'œuvre et de la fonction de l'interprète, la conviction répétée d'une commune méprise dont l'écrivain serait l'objet, la référence à un présent de l'histoire qui illuminerait le passé. Si les conditions sociales et historiques paraissent impuissantes à fournir le fondement dernier des conflits qui déchirent la postérité, du moins sont-elles assez prégnantes pour solliciter notre attention et exiger de notre part une réflexion sur le rapport que le discours critique entretient avec le discours politique tel qu'il semble se moduler, d'autre part, suivant l'ordre manifeste de théories ou d'idéologies apparemment assurées de leur définition. Sans doute ne saurions-nous donner libre cours à cette réflexion sans nous écarter du champ que nous visons, mais pas davantage oublier qu'à l'horizon de nos pensées, se tient une question qui touche à l'essence de la représentation politique. A considérer les rapprochements insolites qui s'opèrent, sous l'effet d'une rencontre avec l'œuvre machiavéienne, entre partisans et adversaires de la monarchie absolue par exemple, ou bien les divisions qui naissent au xviii^e siècle entre idéologues bourgeois, ou au xx^e entre idéologues marxistes, on doit nécessairement douter du sens de certaines oppositions que les acteurs politiques, notre expérience immédiate et l'histoire des idées nous font considérer comme évidentes. Seule l'étude de l'œuvre serait, il est vrai, susceptible d'élever ce doute à la hauteur de l'interrogation qu'il mérite. Aussi bien ne fait-il que l'annoncer. Mais cette étude elle-même, celle du discours de la postérité l'introduit. Les questions qu'il pose n'acquièrent en effet tout leur sens que parce qu'elles désignent l'œuvre comme leur lieu d'origine. Certes, c'est en vain, disions-nous, qu'on attendrait de leur

CLAUDE LEFORT

le travail de l'œuvre machiavel

Cette interprétation ne ressemble à aucune autre. Elle est interprétation de l'œuvre de Machiavel et interprétation des interprétations que celle-ci a suscitées au cours des siècles. Elle comporte une réflexion sur l'œuvre de pensée comme telle et l'interprétation comme telle; sur le temps qui à la fois sépare et lie l'écrivain et son lecteur; sur l'étrange jonction qui se fait dans l'expérience de la lecture entre le désir de comprendre et le désir d'écrire. Elle implique aussi, en liaison avec le commentaire du *Prince* et des *Discours sur la Première Décade de Tite-Live*, une exploration des conflits qui déchirèrent la République florentine et des idéologies dont Machiavel fait sa cible. En examinant la multiplicité des représentations de Machiavel et d'abord le mythe du machiavélisme, Claude Lefort ne cède pas au scepticisme; il sonde seulement l'imaginaire que recèle la pensée politique. Pas davantage ne cède-t-il à ces versions plus sophistiquées du scepticisme que sont le sociologisme et l'historicisme quand il replace l'œuvre de Machiavel dans les horizons d'une époque et d'une société. Mais il ne verse pas non plus au dogmatisme lorsqu'il propose une nouvelle lecture de Machiavel. Cette lecture exigeante, puisqu'elle accompagne pas à pas la pensée de Machiavel dans *Le Prince* et les *Discours* du début à la fin de chaque ouvrage, ne dissimule pas la présence de celui qui la fait, et elle entretient une constante interrogation. Ainsi le lecteur de Lefort se sent-il incité à partager cette interrogation et, à son tour, d'un seul mouvement, à revenir à Machiavel et à reformuler pour lui-même la question : qu'est-ce que penser politique *ici et maintenant* ?



9 782070 705634



86-IV

A 70563

ISBN 2-07-070563-3

70 FF tc

Machiavel par Santi di Tito.
Palazzo Vecchio, Florence. Photo © Scala.